

Science de soi, science de l'homme ?

SERGE CANTIN, *La distance et la mémoire. Essai d'interprétation de l'oeuvre de Fernand Dumont*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 2019, 392 pages

Yvan Lamonde

Volume 14, Number 1, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92339ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamonde, Y. (2019). Review of [Science de soi, science de l'homme ? / SERGE CANTIN, *La distance et la mémoire. Essai d'interprétation de l'oeuvre de Fernand Dumont*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 2019, 392 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(1), 19–19.

Science de soi, science de l'homme?

Yvan Lamonde
Historien

SERGE CANTIN

LA DISTANCE ET LA MÉMOIRE. ESSAI D'INTERPRÉTATION DE L'ŒUVRE DE FERNAND DUMONT

Québec, les Presses de l'Université
Laval, 2019, 392 pages

Fernand Dumont (1927-1997) a choisi de penser à partir d'un «drame»: celui de son «émigration» d'une famille ouvrière de Montmorency vers le milieu du savoir. C'est en même temps une émigration d'un certain moment de l'histoire vers une autre temporalité, celle de la modernisation et de la modernité de l'après-guerre. Son «maître» ne fut pas le passé, mais à l'évidente différence de Borduas, il ne s'est jamais pensé quitte envers ce passé; au contraire. Il n'a pas épinglé des manières de passer le passé; il a écrit et réécrit qu'on ne pouvait vraiment dépasser celui-ci, qu'il fallait justement interminablement savoir pourquoi et comment il fallait le subsumer. La vitalité de sa culture et de celle du Québec tenait et tient à la mémoire, «seule vraie profondeur de l'existence humaine». C'est la «dramatique sous-jacente» que Dumont souhaitait à tout itinéraire intellectuel et spirituel.

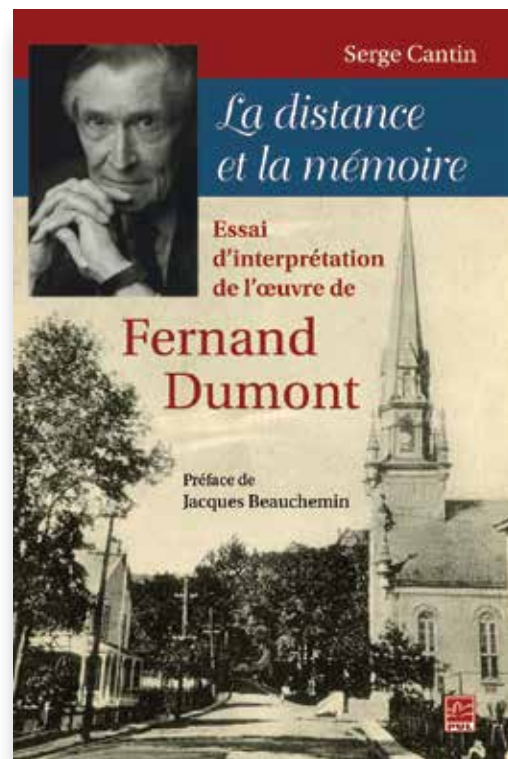
Le philosophe Serge Cantin a eu le courage d'un «essai d'interprétation». La manière va bien à l'objet. Ni biographie, ni biographie intellectuelle. Plutôt, la recherche de la cohérence donc de la puissance de la pensée de Fernand Dumont, par l'exploration de quatre univers: penser le drame de l'émigration, une théorie de la culture, penser le pays, une théologie au risque de la culture. Pour chacun de ces mondes de Dumont, Cantin a lu les ouvrages forts et les articles significatifs du «philosophe indiscipliné», tout autant sociologue, poète, théologien. Serge Cantin a bien vu le prix à payer à vouloir philosopher à partir de soi et d'ici. Plutôt que d'explorer les sources de sa pensée, l'interprète a montré que les questions de Dumont étaient pertinentes en le mettant en réseau intellectuel avec des penseurs du XX^e siècle qui ont eu des «idées semblables» aux siennes, Simone Weil, Hannah Arendt, Marcel Gauchet, Paul Ricœur, Hans Gadamer; ou dissemblables, comme Marx et Michel Foucault. La manière de Dumont de penser à partir de soi lui a permis de rejoindre les meilleurs de ses contemporains. Son défi fut de faire voir comment le singulier, de spirale en spirale, rejoignait l'universel.

Le lexique de Fernand Dumont émerge rapidement de l'analyse de Serge Cantin: émigration, distance, exil, déracinement, dédoublement, dissociation; puis médiation, réconciliation, passé et avenir, singulier et universel, fidélité(s), tous ces concepts entendent rendre compte du passage de la «culture première» à la «culture seconde», qui est le premier et le dernier tourment de Dumont, «une plaie au flanc de la conscience».

Le philosophe Serge Cantin a fait comprendre au philosophe que j'ai pu être et à l'historien que je suis que Fernand Dumont a constamment remis sur le métier la tâche de se comprendre comme Québécois et comme savant, de ne pas se perdre en perdant le passé et la mémoire, de chercher des médiations.

Penser le pays pour Dumont, penser son pays dans le temps, ce fut penser le passé qui s'effiloçait dans la modernité. Cantin a vu clair: le grand texte de Dumont, «De quelques obstacles à la prise de conscience chez les Canadiens français» (*Cité libre*, 1958), annonce sans qu'on le sache alors l'œuvre à venir. Dumont y pose la nécessité de la solidarité de l'homme avec sa culture et son passé. Il dénonce ceux qui prétendent briser sans reste «la coque mythique» du nationalisme traditionnel et qui pensent «passer directement à l'humain sans médiation par la culture», devenant du coup des «hommes de nulle part». Il fait appel à l'historien qui «peut psychanalyser pour ainsi dire nos consciences malheureuses», et qui pourrait montrer «nos pères» non seulement en vaincus de 1760 et de 1837, mais «réclamant les libertés politiques en 1775 et en 1837». Déjà durant cette décennie où la guerre et l'après-guerre déploient les pressions irréversibles de la modernisation et de la modernité, Dumont voit que la liquidation de la tradition et du passé a creusé non pas un «vide culturel» qu'on pourrait à la rigueur remplir, mais un «vide spirituel» qui pourra être comblé seulement par la découverte d'une manière de voir et de savoir comment un certain passé pourrait encore passer. Sa préoccupation du moment et du reste de sa vie porte sur la préservation du «mode d'appréhension de la temporalité que représente la tradition» (127, 130). Il y aura tenu.

Serge Cantin donne à voir cette phénoménologie du temps et de la durée chez Dumont, cette prospection soutenue de la



dislocation de la conscience où les piliers des temples de la tradition et du passé ont tremblé, se sont écroulés. Dumont comprend Groulx, il en fut un interprète généreux. Qu'a-t-il pensé lorsqu'il a vu en exergue du livre de son ami Pierre Vadeboncoeur, *La ligne du risque* (1963), Groulx et Borduas, l'un tenant à son maître le passé, l'autre déclarant qu'on est toujours quitte envers lui? Dumont a pensé la modernité du Québec dans sa construction; il l'a éprouvé sur lui-même.

Avec l'inspiration de Dumont, j'ai fait l'histoire de la modernité, de la lente et longue «victoire» du présent sur le passé. Je peux évidemment y situer l'homme que j'ai bien connu à l'Université Laval et par la suite lorsqu'il s'agissait de *faire* une histoire de la pensée québécoise. J'ai tout autant psychanalysé «nos consciences malheureuses» que vu comment on avait réclamé les libertés. J'ai vu à l'œuvre le déracinement, les médiations proposées, actualisées. Nombreux sont les contemporains de Dumont qui ont éprouvé sur eux-mêmes le «mauvais passé» (André Laurendeau), qui ont fait lever des écrous et fourni des visas de passage intellectuel (le père Lévesque), qui ont proposé une diagonale du risque (Pierre Vadeboncoeur) à l'intenable refus global, qui ont rapaillé le meilleur du passé comme ils ont rapaillé le meilleur de leurs amours (Gaston Miron). Le philosophe Serge Cantin a fait comprendre au philosophe que j'ai pu être et à l'historien que je suis que Fernand Dumont a constamment remis sur le métier la tâche de se comprendre comme Québécois et comme savant, de ne pas se perdre en perdant le passé et la mémoire, de chercher des médiations. Il ne s'est pas lassé de penser cette «plaie au flanc de la conscience». Cantin a aussi fait voir que Dumont appartient à une constellation de penseurs québécois qui ont cherché *et trouvé* des médiations. La médiation au pluriel, cumulative, mais pas quelque grande médiation. ❖